# LE SCHISME MOSCOVITE

ET

# LA POLOGNE CATHOLIQUE

PAR

**Le R. P. L. LESCOEUR,**
Prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception.

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL,
ÉDITEUR DU CORRESPONDANT,
29, RUE DE TOURNON, 29.
1859

# LE SCHISME MOSCOVITE

ET

# LA POLOGNE CATHOLIQUE

DISCOURS PRONONCÉ A MONTMORENCY,

LE 21 MAI 1859,

AU SERVICE FUNÈBRE DES POLONAIS MORTS DANS L'EMIGRATION.

PAR

**Le R. P. L. LESCOEUR,**

Prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception.

PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL,

ÉDITEUR DU CORRESPONDANT,

29, RUE DE TOURNON, 29.

1859

*Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.*

Combattez de toutes vos forces pour la justice ; combattez pour la justice jusqu'à la mort, et Dieu se chargera d'abattre vos ennemis. ECCL., IV, 33.

MESSIEURS,

C'est une sainte et religieuse pensée que celle qui, chaque année, vous réunit dans cette enceinte sacrée autour de ces glorieux tombeaux. Vous venez prier pour vos frères et demander pour leurs âmes, dans la gloire du ciel, ce repos que la terre leur a refusé ; vous venez, auprès de la cendre de vos héros et de vos poëtes, réchauffer dans votre âme le noble amour de cette patrie qu'ils ont servie et qu'ils ont chantée; vous venez, en mêlant vos larmes et vos espérances, vos désirs et vos regrets, vous instruire vous-mêmes aux grandes

leçons de votre histoire, et vous fortifier pour les luttes généreuses de la vie, pour le désintéressement et le sacrifice, en célébrant au pied des autels ces mémoires bénies, doublement consacrées dans vos cœurs par la majesté de la mort et par la majesté du malheur, par les plus grands souvenirs de la Religion et de la Patrie.

La Religion et la Patrie ! quel plus noble objet des affections de l'homme, quelle plus douce occupation pour son cœur, quelle matière plus riche et plus glorieuse de nos discours ! En ces deux mots, qui s'allient si bien, se résument dans ce moment et toutes les pensées de celui qui vous parle et tous les vœux de ceux qui m'écoutent. Comment donc pourrais-je ne pas les entretenir d'un sujet qui, de nos cœurs, monte si naturellement à nos lèvres ? La parole est facile quand les cœurs s'entendent avant que la bouche ait parlé.

Mais, sur une semblable matière, que puis-je vous dire à vous, religieux enfants d'une patrie si malheureuse et si chère, que vous n'ayez souvent médité dans les tristes loisirs que vous a faits l'exil ? Aimer son Dieu et aimer son pays ; aimer tous les hommes nos frères, et cependant chérir d'un amour de prédilection ceux que la Providence a faits nos concitoyens, donner son cœur à ce lieu de la terre, entre tous, où la Providence a mis notre berceau et nous a donné le droit d'espérer

une tombe, qui mieux que vous sait concilier ces deux devoirs? Notre divin maître pleurant sur sa patrie qui va périr, le grand apôtre saint Paul souhaitant d'être anathème pour ses frères selon la chair, est-ce là ce que je viens encore une fois vous rappeler? Ah! ce serait vous faire injure : vous n'en avez nul besoin, et d'ailleurs ma faiblesse s'effraie à la pensée de rajeunir pour vous un sujet toujours nouveau et toujours attrayant, mais tant de fois traité en ce lieu même. Essayons néanmoins de répondre au vœu de vos cœurs. Montrons avec l'aide de Dieu, avec l'aide de la très-sainte Vierge, votre glorieuse patronne, avec l'aide de tous les saints qui ont rendu si grande devant l'Église la patrie polonaise, montrons quelle est la faiblesse de son grand ennemi, je veux dire le Schisme gréco-russe, et faisons voir en même temps quel est le boulevard invincible de sa nationalité, je veux dire la Foi catholique. Mettons en regard et en présence, d'un côté, ce colosse au cœur glacé, aux bras de fer, aux pieds d'argile ; de l'autre, cette victime ensanglantée, mais plus grande dans la persécution que le schisme dans son triomphe. Demandons à l'histoire de la Pologne, opprimée pour sa foi, la démonstration de cette vérité, tant proclamée par les Saints Livres, que les œuvres de l'iniquité et du mensonge se retournent tôt ou tard contre leur auteur : « *Mentita est iniquitas sibi.* » Oui, Messieurs, si la nationalité de la patrie polonaise doit subsister toujours ; si, comme nous l'espérons de la justice de Dieu, elle doit un jour consoler nos yeux et

nos cœurs, ou ceux de nos enfants, par le spectacle glorieux de sa résurrection à la vie politique et indépendante, nous en avons la ferme confiance, ce ne sera ni la force des armes, ni les combinaisons des diplomates, ni aucune puissance humaine qui sera la première cause et le vrai principe de ce retour, ce sera la visible assistance de Dieu même sur une église renouvelée et purifiée par la souffrance. Dieu rendra éclatante à tous les yeux l'impuissance du schisme, aidé de toutes les ressources humaines, pour fonder une domination durable sur les ruines d'un peuple catholique. Dans cet exemple, Dieu fera voir une fois de plus où est la véritable vie, la véritable force, la vraie puissance des nations; où est la source immortelle et toujours jaillissante de la civilisation et de la liberté.

A Dieu ne plaise, Messieurs, qu'en abordant des considérations que je crois si justes, je me sente disposé à transformer cette chaire en une tribune politique! Non, ni cette enceinte sacrée, ni mon caractère, ni les pieux désirs, qui, avant tout, vous réunissent au pied de ces autels, ni ma faiblesse elle-même ne me permettraient cette témérité. A Dieu ne plaise qu'en parlant des misères et des hontes du schisme, je veuille appeler la sévérité de vos jugements sur des hommes que Dieu n'a pas encore jugés, sur une nation où la charité chrétienne nous fera toujours reconnaître des frères, et que la Providence réserve sans doute pour de grandes et glorieuses destinées!

Néanmoins, Messieurs, vous me pardonnerez si parfois mon accent s'élève, si ma voix s'émeut quand je serai forcé de prononcer certains noms ou de rappeler certains actes. Serait-ce ma faute si en parlant de justice, de vérité, d'honneur, de foi, je paraissais plaider ici, dans la cause de l'Église, la cause d'une nation? Ah! vous me pardonnerez, Dieu trois fois saint, vous me pardonnerez, Anges du sanctuaire, si j'ose flétrir tout haut, sous l'ombre discrète de ces voûtes sacrées, des actes dont de puissants instruments du mal ont osé se rendre coupables à la face du ciel, en présence du monde, aux regards de l'histoire et de la postérité!

# I

L'origine du schisme grec, Messieurs, nous est connue par l'histoire. Il commence comme toutes les révoltes contre l'unité de l'Église : c'est l'orgueil d'un homme hardi et ambitieux, autant qu'intelligent et rusé, qui rompt violemment avec une autorité sainte qu'il a vainement tenté de séduire. Photius, ce capitaine des gardes impériales, qui usurpe le trône patriarchal occupé alors par un saint évêque; Photius, élevé au suprême rang du sacerdoce en l'espace de six jours, et passant tout d'un coup, de la licence des camps, à la dignité la plus sainte qui fût dans l'Église, après celle des successeurs de saint Pierre; Photius supprimant les lettres du souverain Pontife et en fabriquant de nouvelles en sa faveur; plus d'un siècle après lui, Michel Cérulaire ayant recours aux mêmes fourberies et aux

mêmes violences, et consommant enfin, sous les plus misérables prétextes, la séparation commencée par Photius : voilà en peu de mots l'origine incontestable et incontestée de cette scission lamentable qui dure encore : ces faits sont en dehors de toute critique, ils sont lumineux et il est important de les rappeler, pour bien comprendre la loi qui préside à tout le développement du schisme gréco-russe. Comme pour l'Arianisme, comme pour le Protestantisme, comme pour toutes les grandes hérésies, Dieu a voulu que les passions les plus tristes en fussent manifestement l'occasion et le principe; pour la gloire de la vraie religion, Dieu a voulu que les erreurs qui l'attaquent, devenues peut-être innocentes dans le cœur de leurs dernières victimes, fussent au moins réduites à rougir et à baisser les yeux, quand on leur nommerait leurs pères.

Vous donc, qui voulez comprendre l'histoire du schisme dans sa lutte avec la Pologne catholique, retenez bien, et comment pourriez-vous l'oublier? que le schisme a commencé par ces trois choses également réprouvées par toute religion et par toute morale : l'ambition effrénée, la violence et la ruse.

Mais, Messieurs, l'erreur coupable ne tarde pas à porter ses fruits, toute révolte contre l'autorité légitime est bientôt punie par où elle a péché. Vous repoussez le joug d'honneur que Dieu impose, vous subirez, dans la honte, le joug cent fois plus dur auquel sa

sainte loi devait vous soustraire. Quand le premier auteur de la première révolte suscitée contre Dieu, quand le serpent entendit sa sentence, elle lui fut prononcée en ces termes : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit... tu ramperas sur ta poitrine et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. *Super pectus tuum gradieris et terram comedes omnibus diebus vitæ tuæ.* » (Gen. III, 14).

C'est la sentence qui frappe toutes les églises séparées de la divine autorité de Pierre. En vain se proclameront-elles filles de Dieu, investies d'une mission céleste pour conduire et sauver les âmes, elles seront les humbles sujettes du pouvoir humain, sous toutes ses formes, roi ou empereur, république ou cité, chrétien ou musulman ; elles s'humilieront, elles trembleront, elles ramperont devant lui, et quand il plaira au maître qu'elles se sont choisi de les abreuver d'ignominies, elles seront forcées de les subir jusqu'à la fin : *comedes terram omnibus diebus vitæ tuæ.*

C'est l'histoire du schisme grec depuis sa naissance jusqu'à nos jours, et à Constantinople, et à Moscou et à Pétersbourg.

Vous ferai-je, Messieurs, le récit de ses tristes, mais uniformes vicissitudes, sous les successeurs dégénérés de Constantin, puis sous la tutelle méprisante des fils de Mahomet ? Ah ! laissons là un récit trop pénible et

inutile d'ailleurs pour notre but. Hâtons-nous d'arriver à l'histoire du schisme, alors qu'il devint plus spécialement le schisme russe; car, Messieurs, c'est un second châtiment que Dieu inflige à l'erreur : l'unité, cette marque essentielle de toute vérité divine, lui échappe aussi bien que l'indépendance. Les mêmes passions, qui ont provoqué la révolte contre l'Église, amènent la désunion entre les révoltés. Ne nous étonnons donc pas de voir, au xvi[e] siècle, un successeur de ce Photius qui avait pris le titre de patriarche universel, vendre pour de l'argent à un favori du Czar, ce que lui-même avait acheté pour de l'argent, la dignité patriarchale.

Ne nous étonnons pas non plus de voir Iwan IV le terrible, un des plus rares exemples de la férocité humaine, après avoir dépouillé des églises, massacré patriarches, évêques et moines, assembler des conciles, juger en dernier ressort dans les affaires ecclésiastiques et instituer un tribunal laïque, lui, un monstre de lubricité, pour juger de la moralité de ses prêtres ! Pourtant l'indépendance qui restait à l'Église était encore trop grande au gré des Czars. Il ne leur suffisait pas d'être de fait les chefs de l'Église, ils voulaient encore l'être en droit comme les souverains protestants. Un Czar avait fait étrangler le premier patriarche de Moscou ; il était réservé à Pierre le Grand d'étrangler le patriarchat.

L'histoire en est courte, mais elle est instructive.

Un jour, le Czar Pierre, qui pour s'exercer au rôle de pontife unique et pour préparer les esprits avait laissé vaquer pendant vingt ans le trône patriarchal, semble enfin vouloir faire droit aux réclamations des évêques de son empire. Il les assemble dans son palais et leur dit ces paroles, où la vérité la plus profonde se joignait au plus sanglant et au plus mérité des outrages. « Pour moi, je ne reconnais d'autre légitime patriarche que l'évêque de Rome, et, ajouta-t-il, en appuyant une main sur la garde de son épée et l'autre sur les saints évangiles, puisque vous ne voulez pas lui obéir, vous n'obéirez qu'à moi seul. Voilà votre patriarche. » Telle fut l'origine du saint synode, successeur sans indépendance d'un patriarche esclave, conseil ecclésiastique qu'un agent militaire du Czar préside en son nom, et dont tous les membres prononcent, en recevant leur charge, cet étrange serment : « Je confesse et je jure que le juge suprême de ce collége est le monarque même de toutes les Russies, notre très-clément souverain. *Confiteor porro et jurejurando assevero supremum hujusce collegii judicem esse ipsum totius Russiæ Monarcham, Dominum nostrum clementissimum.* »

O Jean Chrysostome, ô Grégoire de Nazianze, ô Athanase, et vous tous, glorieux ancêtres de l'Église orientale, ils se donnent comme vos enfants véritables, comme vos légitimes héritiers, ceux qui se soumettent à cet abject et sacrilége oubli de la dignité sacerdotale;

et tandis que vous avez vécu dans la lutte, que vous êtes morts dans la persécution et dans l'exil plutôt que d'abaisser devant la volonté d'un maître sans mission la majesté des dogmes sacrés, dont vous ne deviez compte qu'à Celui qui vous a envoyés ; ceux-là font le serment de laisser à jamais le pied d'un homme peser sur les fronts qui ont reçu l'onction sainte, d'enchaîner la parole sacrée aux caprices du sabre ; ce sont des évêques et des prêtres qui, au mépris des saints canons, jurent de mettre l'homme à la place de Dieu ! O saint synode de Pétersbourg ! comme tu portes visiblement écrite sur ton front la sentence qui atteignit le premier schismatique. « *Gradieris super pectus tuum :* tu ramperas sur ta poitrine. *Comedes terram omnibus diebus vitæ tuæ :* tu te nourriras de terre jusqu'au dernier jour de ta vie ! »

Mais hâtons-nous, Messieurs, et voyons cette abjection si profonde descendre des membres les plus éminents de la hiérarchie sacrée, par une pente naturelle et inévitable, jusqu'à son degré le plus bas. Vous peindrai-je, Messieurs, la nombreuse milice sacerdotale qui, dans tout l'empire de Russie, est chargée de transmettre les enseignements de l'Évangile à ce grand peuple ? C'est un tableau qui a été fait mille fois, mais qu'on ne peut jamais revoir sans une nouvelle surprise, sans un serrement de cœur toujours plus douloureux, et aussi sans une nouvelle admiration des jugements de Dieu sur le schisme.

Quand, d'après les saints livres et sous la seule dictee de la raison, on se représente un pasteur des âmes, on se figure un homme choisi de Dieu pour cette vocation sublime, versé dans l'étude des lois saintes et de la tradition ; le modèle du troupeau qu'il doit nourrir de la parole de vie et édifier par ses exemples ; l'ami fidèle, le conseiller désintéressé, l'objet de la vénération et du respect de tous. Messieurs, est-ce là ce que le schisme a fait de ses prêtres? Ce clergé, où en est-il pour la vocation? Ce mot même semblerait étrange à ces hommes qui sont prêtres parce qu'ils sont fils de prêtres, au même titre qu'on est soldat, c'est-à-dire avec la permission et par la volonté de l'empereur. Quelle est la science du pope ? Ah ! ne lui demandez pas ce que le saint synode, et bien plus, ce que l'empereur avec sa toute-puissance, n'a pu obtenir qu'on lui enseignât. Quelle est l'influence de sa parole? Celle qu'aurait en tout pays un sermon dicté par un préfet de police et contresigné par un gendarme. A-t-il au moins auprès de son troupeau quelque ombre de considération? Hélas ! Messieurs, s'il y a au monde quelque mercenaire méprisé, haï, maltraité par ceux qui ont recours à ses services, il n'y en a pas cependant auquel le pope russe puisse être comparé. Celui à qui personne ne parle et qui n'a le droit de parler à personne, dont personne n'est l'ami et qui n'est l'ami de personne, c'est le pope russe. J'aime à croire qu'il y a des exceptions ; il doit y en avoir, et Dieu veuille, comme on l'a dit, qu'il y en ait tous les jours davantage !

Néanmoins ce court et lamentable résumé comprend tout ce qu'on sait de plus certain du clergé moscovite en général. Loin de charger le tableau, j'en atténue les traits. Je pourrais, comme l'a écrit il y a peu de mois un ami de la Russie, descendre jusqu'à des détails qui épouvantent l'imagination (1)! Mais à Dieu ne plaise qu'un prêtre catholique puisse trouver quelque malin plaisir à faire ressortir, même à l'honneur de la vraie foi, les scandales de ces hommes infortunés qui ont reçu l'auguste et ineffaçable caractère du sacerdoce. Ah ! Messieurs, pleurons plutôt, pleurons des larmes de sang sur les affronts que notre divin maître reçoit tous les jours de ces lévites qu'il n'a pas appelés, mais que le schisme lui impose ! C'est vraiment le corps de Jésus-Christ, qui tous les jours descend entre ces mains mercenaires ; le sang de Jésus-Christ coule par ces canaux impurs ; la plupart sont des marchands du Temple, dont la vie se passe à acheter et à vendre ; mais ce qu'ils vendent et achètent sans pudeur, ô Dieu ! pardonnez-leur, ce sont vos véritables sacrements !

J'ai à peine prononcé le nom de la Pologne, Messieurs, et l'on dirait que j'ai oublié l'objet qui nous rassemble. Détrompez-vous, cependant : je viens de vous peindre le grand, le principal ennemi de l'indépendance polonaise, celui qui a été dans le passé le grand ins-

(1) Voy. *Description du clergé de campagne en Russie*, par un prêtre russe, Paris. Franck, 1858, et *l'Ami de la Religion* du 17 mars 1859.

trument de sa ruine et sur lequel on compte le plus pour l'achever dans l'avenir. Voyons donc comment dans le passé le succès a pu couronner ses efforts, et pourquoi dans l'avenir ses espérances seront vaines.

---

## II

Quand l'œil du philosophe chrétien contemple quelque grande catastrophe de l'histoire, et qu'il cherche à démêler les lois secrètes que suit la Providence dans le bouleversement des empires, il ne lui est pas toujours impossible d'arriver à se justifier les rigueurs de la justice divine. Voyez la Révolution française : quelle plus épouvantable accumulation de tous les crimes : la plus ancienne constitution de l'Europe abîmée dans le sang, un puissant royaume livré en proie, pour un temps, à des scélérats sans pitié ; la religion, la royauté, la noblesse foulées aux pieds ; un peuple tout entier livré au vertige d'une impiété sacrilége ! Et pourtant « vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont équitables (1). » Voulez-vous comprendre les crimes de

(1) Ps. 118, v. 137.

la Révolution ? Regardez quelques années plus tôt cette royauté avilie par un demi-siècle de scandales, cette noblesse dont l'élite a abdiqué, dans l'impiété et dans l'orgie, tous ses droits au respect des peuples ; ces parlements fauteurs de l'hérésie et des factions ; tant d'ordres religieux tombés dans un triste relâchement, le clergé à demi séparé de son chef par les mesquines traditions d'un nationalisme sans grandeur. De même, croyez-vous que le triple crime qui a perdu la Pologne et qui pèse encore sur elle, soit un argument contre la Providence divine ? Ah ! il en serait ainsi peut-être si, plus d'un siècle avant la ruine dernière, nous n'avions entendu un roi de Pologne (1), en pleine diète, pressentir en termes d'une exactitude prophétique le démembrement de la monarchie, comme la conséquence nécessaire de cette anarchie coupable et sans cesse renaissante ; si un illustre primat (2), à la veille même de l'attentat, n'avait répété avec une autorité plus grande encore cette menace dont l'exécution était imminente. Oui, ne craignons pas de le dire, nous qui croyons que si Dieu a voulu tout perdre, c'est qu'il veut tout sauver ; la Pologne, avant d'être vaincue et trahie, s'affaissait déjà et succombait sous le poids de ses fautes séculaires. « Vous êtes juste, ô mon Dieu ! et vos jugements sont équitables. »

(1) Jean Casimir.
(2) Wladislas Lubienski.

Mais quelle est la verge dont Dieu s'est servi pour châtier une nation qu'il aime ? Comme autrefois il appelait les Babyloniens et les Assyriens, et livrait pour un temps son peuple choisi à ces adorateurs des faux dieux, ainsi a-t-il livré la Pologne aux mains du schisme et de l'hérésie, premiers instruments de sa perte. Les droits prétendus des dissidents, voilà le grand, l'unique prétexte dont s'arment Catherine II et ses alliés pour intervenir en Pologne, pour fermer les yeux aux autres Cours de l'Europe, pour justifier des violences inouïes, des attentats vraiment incroyables contre la souveraineté d'une nation libre. Quelle digne héritière des saints patriarches de l'église grecque, des Grégoire et des Chrysostome que cette Catherine II, née dans l'hérésie, devenue schismatique pour régner ; dans le fond de son cœur sans aucune foi religieuse, meurtrière de son époux, ouvertement livrée jusqu'au dernier instant d'une longue vie aux plus scandaleux désordres, menant de front les cruautés les plus barbares et les protestations les plus emphatiques en faveur de la tolérance et de la liberté religieuses ! Cette femme pleine d'artifices comprit que, si divisée, si affaiblie que fût la Pologne, tant que la foi catholique y serait intacte, il y aurait toujours une nationalité polonaise, c'est-à-dire une menace toujours subsistante pour la domination moscovite. Vous savez, Messieurs, quels crimes elle dut commettre pour arracher à cette Église, qu'elle avait juré de respecter, jusqu'à sept millions de ses

enfants (1). Elle mourut enfin de la mort d'Arius, enlevée par un coup soudain.

Après elle, il fut donné à l'Église polonaise de respirer un quart de siècle. Mais nous avons vu de nos jours un petit-fils de Catherine II, héritier du même trône et des mêmes serments, se faire l'héritier des mêmes parjures afin de parvenir au même but. La nationalité polonaise, voilà l'ennemi : la religion catholique, voilà le mur éternel de séparation entre les deux peuples. A l'œuvre donc, ô schisme moscovite; il faut achever cette grande ruine, il faut extirper enfin cette Église avec toutes les ressources réunies de la plus grande puissance civile et militaire que les temps modernes aient jamais connue : pour te guider au combat, tu as, à défaut de la vérité, la main la plus forte, le sceptre le plus dur, la tête la plus obstinée, l'esprit le plus solide qu'ait vus depuis Pierre le Grand le trône de toutes les Russies. Et puis n'as-tu pas pour t'aider les vieilles armes du schisme, celles qui ont présidé à ton origine, l'ignorance, la vénalité et surtout « cette ruse héréditaire, *avita fraude*, » que le plus débonnaire des souverains pontifes n'a pu s'empêcher de signaler au

(1) Tous les traités relatifs au partage de la Pologne, de 1773 à 1815, ont garanti de la manière la plus formelle aux Polonais le libre exercice de leur culte et discipline, et le maintien de tous les biens et propriétés ecclésiastiques (Cf. Theiner, *Vicissitudes de l'Église catholique en Pologne et en Russie*, I, XXI et passim).

monde (1)? C'est en plein XIX^e siècle, Messieurs, celui de tous qui se fait gloire de pousser le plus loin le respect des droits sacrés de la conscience, jusqu'au point de le confondre souvent avec une indifférence coupable ; c'est en plein XIX^e siècle, et pendant l'espace de plus de trente années, que l'Europe, attentive et silencieuse, a vu se succéder, avec une rapidité inouïe, contre la foi catholique et, ce qui est presque la même chose, contre la nationalité polonaise, une série de mesures telles que la postérité refusera de les croire, et qu'elle rougira de lire le nom d'un prince chrétien au bas de ces ordonnances qu'un fils de Mahomet eût désavouées comme impies et sacriléges. Vous parlerai-je de ces confiscations répétées qui ravissent tous leurs biens, et au clergé catholique et à des milliers de familles (2); de ces enlèvements barbares d'enfants polonais conduits par troupes au fond de la Russie ; destinés, par l'ordre du maître, à oublier et leur Dieu et leur père, et jusqu'à la langue de leur patrie, contre laquelle ils devront peut-être combattre un jour : semblables en tout à ces pauvres victimes que les sultans, au temps de leur barbarie, faisaient enlever dans les pays chrétiens pour en former leurs redoutables janissaires? Que dire de l'inamovibilité enlevée aux tribunaux polonais? Que dire surtout de la clôture de tous les séminaires, moins un (3), dont on corrompt l'enseigne-

(1) Allocution de Grégoire XVI, 1842.
(2) Ukaze du 10 avril 1832.
(3) Celui de Vilna.

ment; de la suppression de toutes les écoles catholiques et de ces lois qui défendent d'ériger des églises (1) ou de réparer celles qui tombent en ruines, tant le schisme comprend qu'il a besoin, pour avoir quelque chance de vaincre, de l'ignorance et de l'erreur ! Ajouterai-je ces mesures sans nombre qui encouragent contre les catholiques toutes les vexations, toutes les bassesses d'un prosélytisme cynique qui pardonne tout et qui promet tout à l'apostasie (2)?

Mais ce n'était pas assez d'acheter à prix d'or les consciences qui étaient à vendre, de glisser furtivement l'erreur dans les livres liturgiques pour tromper à la fois brebis et pasteurs. Quand la persécution cauteleuse du schisme se trouva en présence de consciences opprimées, qui firent entendre une fois de plus la réponse des premiers chrétiens aux proconsuls étonnés : « *Non possumus*, nous ne pouvons pas, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » alors oubliant sa prudence, le schisme poussa un cri de rage, et la persécution san-

(1) Ukazes du 5 juillet 1831 et du 19 octobre 1832.

(2) Par exemple, un ukaze permet aux femmes catholiques dont les maris sont condamnés à l'exil ou aux galères de se remarier du vivant de leurs époux, pourvu que leurs enfants soient élevés dans le schisme. Voilà ce que peut se permettre le souverain d'une Église qui, aussi bien que l'Église catholique, proclame l'indissolubilité du mariage! Mais ceci est peut-être encore plus fort: un ukaze du 2 janvier 1839 accorde le pardon, bientôt suivi d'une médaille commémorative de leur *conversion*, à tout misérable condamné pour vol, meurtre ou autre crime, qui consent à embrasser le schisme.

glante eut aussi son jour, comme à la Chine et au Tonkin; et l'Europe apprit avec stupeur de la bouche même des martyrs, échappés par miracle à des supplices inouïs, dont ils pouvaient montrer les cicatrices, que les temps de Néron et de Dioclétien étaient revenus. Je ne les répéterai point ici ces récits trop authentiques, quoique impudemment contredits; je ne ferai point passer sous vos yeux le spectacle de ces longues années de tortures, par lesquelles de pauvres prêtres, d'humbles religieuses, ont dû confesser leur foi. Malgré des précautions sans nombre on n'a pu étouffer le cri des victimes; les déserts de la Sibérie et les chaînes du Caucase n'ont pas encore rendu tous leurs glorieux criminels, et la Pologne reconnaissante, unie à tout le monde catholique, n'a pas cessé depuis et ne cessera plus de vous invoquer avec une confiance croissante, héroïques serviteurs de la vérité et de la justice, qui aujourd'hui auprès du trône de l'Agneau, plaidez la cause d'une nation martyre, avec toute l'éloquence de votre sang répandu!

Mais vous ne connaîtriez pas encore tout le génie du schisme, si je ne vous rappelais ici la conclusion de ce drame sanglant : ce fut une médaille frappée en souvenir de la réunion opérée par tels moyens. On y lit ces mots : « *Séparés par la violence en* 1595, *réunis par l'amour en* 1839. » Comme si, par ce double mensonge, le schisme eût pris à tâche de graver en airain, pour l'instruction de la postérité, sa descendance en ligne directe

de ce Photius qui, pour l'établir, n'avait pas craint d'allier la bassesse du faussaire aux emportements du prêtre sacrilége !

Je voudrais m'arrêter ici, Messieurs, dans ce tableau lugubre, pour ne point toucher à des souvenirs trop contemporains. Mais vous me pardonnerez d'être long, c'est votre gloire que je raconte, la gloire de votre foi, écrite par la main du schisme. Puis-je oublier d'ailleurs des plaies encore saignantes, des griefs récents, dont toute l'Europe s'entretient ? Il y a quelques années à peine, la Pologne catholique tressaillit d'une joie subite : un prince généreux et magnanime venait de monter sur le trône des Czars ! Quelle ne fut point alors son espérance ? Et pourtant ses prétentions étaient modestes. Elle ne voulait nulle faveur, mais seulement la justice au lieu de l'oppression, le respect des traités au lieu de leur violation sans pudeur, la liberté d'adorer son Dieu et de travailler à son service, sous la protection des lois. Messieurs, admirez ici le génie du schisme et voyez comment Dieu, pour le punir, enchaîne, pour ainsi dire, fatalement au mal les pouvoirs qui l'ont une fois servi. On a dit, et pourquoi ne le croirions-nous pas, que le prince, aujourd'hui chargé, avec le fardeau de la couronne, du fardeau plus lourd de ce pontificat réprouvé, aurait volontiers rendu aux consciences la liberté tant de fois jurée. Il le voulait, le schisme ne l'a pas permis. On pense, dit-on, à s'arrêter dans la voie fatale : tu ne t'arrêteras point,

ô Czar ! le Schisme ne le veut pas. Cela rappelle involontairement le mot de Tertullien dans son *Apologétique* : « Les Césars eux-mêmes seraient chrétiens si l'on pouvait à la fois être César et chrétien. » De même on serait juste envers les catholiques si l'on pouvait à la fois être juste et être le chef d'une religion schismatique. En vain la justice, l'honneur, la conscience parlent autant que l'humanité ; il faudra, à la face de l'Europe, dire à un peuple opprimé et encore tout meurtri des iniquités paternelles : « Tout ce que mon père a fait est bien fait (1). » Quand, attirée par une renommée déjà glorieuse, toute une population, forcée par le knout du régime précédent de cacher son attachement à la foi véritable, viendra demander au chef de l'État, de reprendre son rang dans le bercail catholique, pour toute réponse, le knout viendra confirmer ce que le knout a fait ! Quand des prêtres catholiques, remplissant le devoir le plus sacré, voudront établir des associations pieuses pour combattre le fléau destructeur de l'intempérance, ces prêtres en seront publiquement empêchés ; on les menacera du supplice des conspirateurs ; on osera invoquer contre leur œuvre sainte les droits augustes du fisc impérial, et il sera avéré, devant toute l'Europe chrétienne, qu'aux yeux du schisme moscovite la conscience du peuple catholique a moins de prix que son or (2) !

(1) Allocution d'Alexandre II à Varsovie, mai 1856.

(2) Voir une circulaire, émanée du ministre des finances, de mai 1859, signée du gouverneur civil Pochwisniew.

Voilà, Messieurs, un court résumé de l'histoire du schisme dans ses rapports avec la Pologne catholique. Faire de la Pologne une province russe, et pour y arriver en faire une province schismatique, c'est-à-dire après l'avoir systématiquement appauvrie et dépouillée, y faire régner autant que possible l'ignorance et l'abrutissement, là se borne tout le système. Attaque prodigieusement habile, Messieurs, et d'ailleurs la seule possible au schisme, mais qui est bien propre à vous instruire, vous tous qui espérez le réveil de l'indépendance polonaise; car à la fois elle vous révèle votre force et vous dicte votre devoir. C'est ce qui me reste à vous montrer.

## III

La politique du schisme vous révèle votre force, d'abord parce que, grâce à la lutte généreuse que vous soulevez contre lui, le colosse a été obligé de montrer à nu sa propre faiblesse.

Car ne vous y trompez pas, ô puissant monarque qui prétendez assujettir à votre empire tout ce que la race slave compte d'enfants, la véritable puissance, celle à qui l'avenir est promis, n'est pas celle qui ne peut triompher que par le continuel usage du mensonge et de l'injustice. Tôt ou tard, la conscience publique se soulève, l'humanité outragée proteste, et un flot d'indignation généreuse vient, au moment que la Providence a marqué, renverser le char superbe de ce triomphe insolent. Or, c'est par l'oppression de la

Pologne que le schisme russe s'est montré, malgré lui-même, tel qu'il est ; et pour l'erreur, se montrer c'est s'avilir, c'est faire le premier pas vers la chute. Pour elle, la vie au grand jour, c'est le suicide. Le schisme a avancé lui-même l'époque prédite par le comte de Maistre où, au contact de la lumière venue de l'Occident, le cadavre doit tomber en poussière. Oui, grâce à la Pologne, de toutes les politiques humaines, la politique du schisme est celle où le monde a pu lire jusqu'ici, avec la plus formidable évidence, ces maximes qu'elle a empruntées à Machiavel et que je veux vous citer d'après lui-même.

Première maxime. — « Il y a un bon et un mauvais usage de la cruauté… elle est bien employée lorsqu'elle est dictée par la nécessité de s'assurer la puissance (1). » C'est la violence érigée en système.

Seconde maxime. — « Les princes qui dédaignent le rôle du renard n'entendent guère leur métier, en d'autres termes, un prince prudent doit éviter de tenir les promesses qu'il voit contraires à ses intérêts (2). » C'est la ruse devenue un principe.

Troisième maxime. — « Un prince doit s'efforcer de se faire une réputation de clémence et de piété… car

(1) Machiavel, *le Prince*, chap. VIII.
(2) Machiavel, *ibid.*, XVIII.

le vulgaire se prend toujours aux apparences (1). » C'est la religion abaissée jusqu'à devenir un instrument de règne, un supplément à la police.

Or, dites-le-moi, Messieurs, vous tous qui avez lu l'histoire de ces soixante années, le schisme moscovite a-t-il jamais connu, a-t-il jamais pratiqué d'autres maximes? Que peuvent, contre des faits éclatants comme le soleil, des dénégations vénales? Ah ! si l'erreur était possible, la Pologne serait là pour dessiller les yeux des plus aveugles, la Pologne, dont les enfants généreux sont semés par tout le monde civilisé, comme autrefois le peuple d'Israël dans le monde barbare, pour rendre témoignagne de la vérité, pour faire entendre à tous, contre le schisme qui les accable, le cri de ces soldats de Machabée : « *Testes erunt super nos cœlum et terra quod injuste perditis nos.* Le ciel et la terre sont témoins que votre arme contre nous c'est l'iniquité (2) ! »

Votre force contre votre grand ennemi, c'est donc, en premier lieu, l'injustice, désormais sans défense contre l'opinion, de la lutte qu'il soutient contre vous. S'il est vrai qu'en tout temps l'opinion publique est la reine du monde, que sera-ce dans le siècle mémorable où nous sommes, où, par les progrès inévitables de l'industrie qui relie tous les peuples, Dieu ramène

(1) Machiavel, *ibid.*, XVIII.
(2) I. Machab, II, 37.

visiblement l'unité de cette république chrétienne, dont l'Église a depuis si longtemps prédit, préparé, ébauché l'avénement, et dont elle salue aujourd'hui le retour? Bientôt quelle police, quelle douane, quelle muraille, quelles ténèbres mercenaires pourront empêcher la lumière de se faire jour et la vérité de passer? Qui ne le comprend? une cause déshonorée aujourd'hui sera demain une cause perdue. L'avenir n'est plus à qui saura vaincre en rase campagne ou dans les cabinets des politiques, mais à qui saura, par la justice et par la vérité, gagner la bataille devant Dieu et devant la conscience du genre humain. Mais de quoi donc s'agit-il entre le schisme et vous? Il s'agit de savoir si, pour vous ravir votre nationalité, le schisme pourra impunément vous faire à son image, vous apporter chez vous ce que tout le monde a vu chez lui, dans le pontife impérial, un despotisme illimité du pouvoir civil sur les consciences, mauvais rêve du paganisme que l'hérésie et le schisme ont eu le triste privilége de réaliser dans l'Europe chrétienne; dans le clergé, un servilisme abject; dans les classes éclairées, un scepticisme corrupteur, fruit inévitable de toute erreur qui s'impose; dans le peuple, une superstition véritable qui donne tout aux rites et aux formules, et laisse ignorer les devoirs. Voilà, Polonais, la cause que le schisme est forcé de plaider contre vous. devant l'Europe civilisée. De bonne foi, ce procès peut-il être gagné? Ah! l'Europe entière a répondu, l'Europe qui, vainement trompée, flattée, sollicitée, a dé-

tourné la tête avec indignation et dégoût en voyant, dans son acharnement sur la Pologne, l'aigle russe honteusement transformé en vautour.

Mais c'est peu encore de rendre le monde entier spectateur de sa misère intime et de la profonde immoralité de sa politique ; le schisme moscovite a fait plus pour vous : rendez-lui grâce, il vous a persécutés pour votre foi. Et qui ne sait, Messieurs, par toute l'histoire de l'Église, quelle puissance mystérieuse Dieu a mise dans le sang des martyrs ? Quand Dieu veut rendre à une église engourdie sa séve et sa vigueur, il lui envoie la persécution. La persécution rend à cette église un nouveau lustre : la blancheur du lys éclate davantage, quand sa corolle est tachée de sang. La persécution réveille les plus endormis; elle excite le zèle des forts; elle réunit les cœurs divisés; elle rajeunit la charité vieillissante, en la replongeant aux sources vives de la lutte et du combat, qui ont été son berceau. En voyant sa foi attaquée, quel Polonais n'a senti plus clairement que jamais où était le boulevard véritable, le dernier rempart de la nationalité polonaise? Ah ! vous avez raison : la renaissance d'une foi profonde magnanime et intrépide, voilà votre plus grande force. Les politiques vous ont maintes fois trompés, ils vous tromperont encore; les combats ont trahi votre vaillance, ils la trahiront encore; mais l'Église votre mère ne vous trahira pas. Rendez-vous de plus en plus dignes d'elle : grandissez sous son égide, la seule qui

vous reste, mais la seule qui soit divine. L'Église qui a porté dans son sein toutes les nations de l'Europe, qui les a une à une civilisées, qui ne cesse de les rappeler toutes, dans l'union et dans la paix, au berceau commun d'où elles sont sorties, l'Église pourrait-elle oublier la nation généreuse qui a la gloire de souffrir pour elle ? Dieu laissera-t-il la dernière victoire à une politique qui, pour vaincre un peuple, est réduite à prendre son Église pour ennemie? Ne le croyez pas, Chrétiens; de tout temps, sur quelques points de ses vastes domaines, l'Église a vu ce que nous voyons. « *Adstiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* Les puissances de la terre se sont élevées contre le Seigneur et contre son Christ. » Quelle sera la fin? « *Qui habitat in cœlis irridebit eos.* Celui qui habite dans les cieux se rira de leurs efforts (1). » C'est l'histoire d'hier de la Rome païenne, c'est l'histoire de demain de l'empire du schisme.

Mais, Messieurs, le souvenir que je vous rappelle vous dicte à lui seul vos devoirs présents, en même temps qu'il vous présage votre avenir. Quand l'Église naissante avait contre elle tous les pouvoirs de la terre réunis dans une seule main; quand les dieux du paganisme demandaient à l'épée impériale de protéger en eux la puissance séculaire du mensonge, de la superstition et de l'erreur; que faisait l'Église de Dieu? que

(1) Ps. 2.

faisaient ses héroïques enfants? L'Église de Dieu ne faisait qu'une chose, elle priait, elle se sanctifiait, elle souffrait, elle donnait au monde étonné le spectacle de toutes les vertus. Partout où il y avait un devoir à remplir, un droit sacré à revendiquer, un sacrifice à faire, le chrétien était là, il cherchait avant tout le royaume de Dieu et sa justice; et, confiant en la parole divine qui lui avait promis les nations en héritage, il attendait avec une invincible espérance les moments de Dieu. Nul complot, nulle révolte armée, nul appel aux passions séditieuses, mais seulement l'union compacte de la charité, l'effort unanime d'une prière continuelle, la silencieuse conspiration des vertus des catacombes.

Polonais catholiques, les chrétiens de la primitive Église, voilà votre modèle. Voulez-vous préparer à vos enfants un grand avenir, une résurrection glorieuse? Travaillez aujourd'hui avec une infatigable constance, avec un désintéressement héroïque, à cet avenir que, dussiez-vous ne pas le voir, vous seuls aurez préparé, et qui ne se réalisera point sans vous. Les premiers chrétiens ne travaillaient que pour le ciel, et par là ils ont conquis et la terre et le ciel. Pendant trois siècles, ils ont donné d'obscures vertus pour fondement à la grandeur future du nom chrétien; mais, sans ces vertus connues de Dieu seul, jamais le Christianisme ne serait devenu ce monument majestueux qui remplit la terre.

La grande Rome chrétienne a eu pour base et pour ciment les vertus des catacombes; ainsi en sera-t-il de la grande Pologne de l'avenir. Chrétiens polonais, les pierres qui doivent servir à cette reconstruction glorieuse, pierres destinées peut-être à rester à jamais enfouies sous la terre, mais à porter l'édifice, c'est vous-mêmes, c'est la génération d'aujourd'hui, si elle est décidée à vouloir tout ce qu'elle peut.

Catholiques avant tout, que ce soit là votre devise; soyez-le sans respect humain; le respect humain convient-il donc aux fils d'une nation martyre de sa foi, seule grandeur qui lui reste? Dans cette époque de caractères effacés, cette noble attitude suffira pour vous donner dans le monde entier le rang qui vous est dû. Que vos actions ne permettent jamais à personne d'insulter devant vous l'Église, votre mère. Que votre seule présence rappelle à tous le grand combat qu'elle soutient dans le monde entier pour la justice et pour la vérité, suivant la parole qui lui a été dite et qu'elle répète à tous ses enfants: « *Agonizare pro justitia pro anima tua... usque ad finem.* Combats pour la justice, combats de toutes tes forces, combats jusqu'à la fin. »

Mais comprenez-le bien : le catholicisme ce n'est pas de la poésie seulement, ce n'est pas une réminiscence sonore des exploits et des traditions de vos pères. Non, point de vagues chimères, point de mysticisme

oisif et inutile, point de stériles souvenirs. Votre passé est grand et glorieux sans doute devant l'Église de Dieu, mais je ne crains pas de le dire, les vertus du passé ne vous suffisent plus. Eussiez-vous tous en main la lance des croisés, le glaive de Sobieski, eussiez-vous d'innombrables armées, elles ne sauraient rendre à la Pologne la noble place qui lui appartient; ce qu'il faut pour la relever, ce n'est pas seulement la foi enthousiaste de vos ancêtres, c'est un christianisme fort, patient, pratique, réglé, positif, ennemi de toute anarchie; opposant sans relâche l'esprit d'association évangélique à cet esprit de vertige révolutionnaire qui divise les peuples, et les livre sans défense au machiavélisme de tous les partis; capable d'animer et de vivifier à la fois la politique, la science, le commerce, l'industrie, ces rois inévitables et déjà couronnés des temps nouveaux. Ne soyez pas seulement les poëtes de la vérité et de la justice sociale, soyez-en tout à la fois les exemples, les théoriciens et les soldats. Soyez unis pour un travail incessant; que le monde voie commencer en vous cette grande école religieuse pour laquelle votre nom seul est un drapeau et votre histoire un vivant symbole; cette école, que l'Église appelle de tous ses vœux et qui seule peut empêcher l'instinct des temps nouveaux de faire sombrer l'Europe dans un épouvantable naufrage. L'horizon est sombre; on entend retentir partout le bruit des armes, et l'on cherche dans la nuit, avec une angoisse mêlée de crainte et d'espérance, quel est l'avenir que Dieu prépare. Ah! croyez-moi, l'avenir,

le seul désirable, appartient à cette politique, inspirée par l'Évangile, qui sera assez puissante pour faire comprendre enfin au monde que la Révolution est partout où il y a une révolte contre la justice et la vérité, et que Catherine II et ceux qui l'imitent ne sont pas moins révolutionnaires que Marat, Danton ou Robespierre; à cette école de droit public qui fera désormais admettre que le mensonge n'est pas moins honteux pour les gouvernements que pour les citoyens, et que le crime qui mène un particulier à l'échafaud ou à la prison, ne doit plus conduire un gouvernement à la puissance ou à la gloire; à cette école de science et d'industrie qui, par des œuvres animées du souffle de l'esprit, aidera, loin de les combattre, les grands desseins de la Providence, et saura comprendre que Dieu a voulu faire autre chose que de nous enrichir en soumettant d'une manière si merveilleuse la nature et ses puissances au génie de l'homme du XIX^e^ siècle; en réunissant, par les liens du commerce et des arts, les nations dispersées, mais destinées à ne former un jour qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

Voilà, Chrétiens polonais, le magnifique rôle que la Providence vous réserve, si vous le voulez. Vous avez été autrefois le rempart de l'Europe contre les Barbares moscovites et musulmans; aujourd'hui tout chrétien, qui comprend son époque, doit travailler à devenir soldat dans la grande armée catholique appelée à lutter contre les nouveaux barbares, à opposer le progrès vé-

ritable au progrès homicide du matérialisme industriel et de la fausse science qui nous envahit. Ah! que j'aimerais voir cette grande armée trouver parmi vous quelques-uns de ses chefs! Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Pourquoi vous, en qui la persécution a ravivé la foi, vous, les enfants des martyrs, vous, dont l'Église catholique est aujourd'hui la seule patrie, pourquoi ne seriez-vous pas, même sous le joug que vous subissez en ce moment, les hérauts de cette grande croisade religieuse, pacifique, scientifique, industrielle, qui, seule, peut sauver le monde?

Ah! j'en atteste la Providence divine, je vous en atteste, mânes glorieuses qui reposez dans cette enceinte sacrée, et que mes paroles font en ce moment tressaillir, généraux, sénateurs, poëtes, soldats, politiques de la Pologne, qui êtes morts dans l'attente d'une double résurrection, je vous en atteste, vous tous qui croyez en la justice de Dieu, si la Pologne, dans ses enfants exilés, comprenait, acceptait généreusement ce grand rôle, un jour viendrait où ces vaincus, ces proscrits, seraient relevés de leur chute, et, pour avoir cherché avant tout le royaume de Dieu et sa justice, seraient rendus en vainqueurs à leur patrie indépendante et régénérée!

Ainsi soit-il.

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

PRIX : 1 FRANC.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.